



Balzac et les écrivains de son temps : amis ou ennemis¹ ?

COMMUNICATION DE MICHEL BRIX

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 10 OCTOBRE 2026

Quand on parle de “son temps”, à propos de Balzac, on désigne bien évidemment l’époque romantique. Il est difficile de définir le romantisme, et difficile surtout d’arriver à une définition sur laquelle tout le monde s’accorderait. Mais on peut au moins se mettre d’accord sur un point : dans les années 1820 et 1830, on appelait « romantiques » les écrivains et les artistes qui appelaient à une rénovation de la littérature et à la liquidation de la poétique classique, qui avait régné sur la France pendant deux siècles et qui était regardée comme épuisée. La question que je voudrais poser, dans le cadre de cet exposé, est celle des relations de Balzac avec ces écrivains qui se proclamaient “rénovateurs” et qui – à la fin des années 20 du XIX^e siècle – avaient tous plus ou moins le même âge que lui, c’est-à-dire entre 20 et 30 ans.

Ce qu’on peut regarder comme le cœur “nucléaire” de l’entreprise de rénovation romantique est constitué par le cénacle qui se réunissait autour de Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs, dans l’appartement où celui-ci résidait avec sa famille, entre avril 1827 et mai 1830. Est-il arrivé à Balzac de participer à ces réunions rassemblant autour du maître de céans les écrivains qui entendaient bien dépoussiérer la littérature ?

Trois biographes de Balzac, ainsi que les éditeurs de sa correspondance – tous spécialistes reconnus du romancier – nous invitent à répondre à cette question par l’affirmative : ils évoquent en effet la présence de Balzac rue Notre-Dame-des-Champs en juillet 1829, à la lecture – faite par Hugo lui-même – de la pièce *Marion de Lorme* (qui s’appelait encore, à pareille date, « Un duel sous Richelieu »). Un des biographes que je viens d’évoquer, Maurice Bardèche, souligne l’importance de cette soirée dans la carrière de l’auteur futur de *La Comédie humaine* : « Enfin la consécration vint : Balzac fut invité chez Victor Hugo à entendre la lecture de *Marion de Lorme*. C’était une faveur

¹ L’enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l’Académie : [lien vers la vidéo de la communication](#).

et aussi une investiture, Balzac faisait désormais partie du “milieu littéraire”, [...]². » (Il faut savoir que Balzac n’avait alors publié, sous son nom, que *Le Dernier Chouan*³, – roman qui était passé plus ou moins inaperçu.) Il est pertinent aussi de chercher des réponses à l’interrogation qui nous occupe dans une biographie anglaise de Balzac, qui fait également autorité : celle-ci ne mentionne pas la lecture de *Marion de Lorme*, mais signale en revanche que le 25 février 1830, lors de la création de *Hernani* à la Comédie-Française, Balzac comptait au nombre des écrivains et artistes venus soutenir Hugo, et qu’il était donc porteur comme ceux-ci d’un exemplaire du fameux billet marqué du mot « hierro » (« le fer »). L’auteur de cette biographie anglaise, Graham Robb, ajoute que Balzac, installé au parterre, fut la cible d’un jet de trognon de chou, venu des combles du théâtre, d’où les plus belliqueux des tenants de la tradition littéraire en général, et de la tragédie classique en particulier, s’étaient mis à bombarder de déchets multiples et variés le clan des rénovateurs⁴. Enfin, la plus récente des biographies de Hugo fait état des deux épisodes – Balzac était présent à la lecture de *Marion de Lorme* et à la première de *Hernani* – et elle ajoute une troisième information allant dans le même sens, en signalant que le romancier assista aussi le 22 novembre 1832 à la création du *Roi s’amuse* (la meilleure sans doute des pièces de Hugo⁵ ; les rénovateurs voulaient à cette occasion “refaire” la bataille de *Hernani*, puisque *Le Roi s’amuse* était également représenté à la Comédie-Française)⁶.

Pour étayer leurs dires (pas toujours concordants, on le voit), ces divers ouvrages de référence invoquent l’autorité du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, paru en 1863. Le « Témoin » signale que Balzac avait rejoint, à la fin des années 1820, la cohorte des hugoliens partis en croisade contre les “perruques” classiques, et – à l’appui de

² Voir Maurice BARDÈCHE, *Balzac*, Paris, Julliard, 1980, p. 146 ; Stéphane VACHON, *Les Travaux et les jours d’Honoré de Balzac. Chronologie de la création balzacienne*, Presses universitaires de Vincennes, 1992, p. 90 ; Roger PIERROT, *Honoré de Balzac*, Paris, Fayard, 1994, p. 161 ; et H. DE BALZAC, *Correspondance*, Roger Pierrot et Hervé Yon éd., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 2006, p. XXXVIII. À noter que la lecture de *Marion de Lorme* est datée par les biographes tantôt du 9, tantôt du 10 juillet. Si l’on se reporte à la source principale des commentateurs, le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (voir ci-dessous), il y est seulement indiqué que la lecture de *Marion de Lorme* a eu lieu « un soir de juillet [1829] » (Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, 1863, t. II, p. 282). À noter aussi que l’ouvrage d’Anthony Glinoer et de Vincent Laisney, *L’Âge des cénacles*, cite Balzac parmi les habitués de la rue Notre-Dame-des-Champs et – mais ceci résulte sans doute d’une confusion avec *Marion de Lorme* – affirme qu’il aurait été présent à une lecture d’*Hernani*, le 30 septembre 1829 (Paris, Fayard, 2013, p. 92 et 580). – Je remercie Patrick Berthier, Hisashi Mizuno et Guy Rosa pour les informations qu’ils m’ont transmises lorsque je préparais cet exposé.

³ *Le Dernier Chouan, ou la Bretagne en 1800* (Paris, Urbain Canel) – qui s’intitulera ensuite *Les Chouans* – était paru au mois de mars 1829, sous la signature « M. Honoré Balzac ».

⁴ Voir Graham ROBB, *Balzac*, Londres, Picador, 1994, p. 95-96.

⁵ Elle a inspiré le livret de l’opéra de Verdi *Rigoletto*.

⁶ Voir Jean-Marc HOVASSE, *Victor Hugo. I. Avant l’exil (1802-1851)*, Paris, Fayard, 2001, p. 403, 422 et 568.

cette affirmation – il indique que Balzac était présent à la lecture de *Marion de Lorme* et à la première de *Hernani*⁷.

Un tel ralliement de Balzac au parti de Hugo, s'il était confirmé, n'irait pas, cependant, sans une certaine duplicité, puisqu'on attribue généralement à l'auteur du *Père Goriot* un éreintement anonyme de *Hernani* – paru quelques semaines après la création de la pièce⁸. Comment expliquer cette contradiction ? Balzac a-t-il joué double jeu et assassiné sous le masque de l'anonymat une pièce qu'il était allé soutenir publiquement ? Était-il effectivement à la première de *Hernani* et aussi, quelques mois plus tôt, à la lecture de *Marion de Lorme* ? Et l'a-t-on croisé en d'autres occasions encore chez Hugo, les soirs où celui-ci réunissait autour de lui son cénacle ? Les "certitudes", en ce dossier, reposent toutes sur le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* : il s'avère en effet qu'on chercherait vainement, sur pareils points, des confirmations dans les documents laissés par d'autres acteurs de ces événements.

Ainsi, Alexandre Dumas et Édouard Turquety, qui assistaient à la lecture de *Marion de Lorme*, ont consigné leurs souvenirs relatifs à cette soirée, – Dumas dans un chapitre de *Mes mémoires* et Turquety dans des notes autographes, transcrites et publiées en 1885 par Frédéric Saulnier : nulle part dans ces deux récits, il n'est question de la présence de Balzac, chez Hugo, ce soir-là⁹. Autres témoins que l'on peut solliciter : Vigny et Sainte-Beuve, deux habitués du cénacle hugolien, qui ont bien évidemment assisté à la soirée de juillet 1829, ainsi qu'à la première de *Hernani*. Lorsqu'il apprit la

⁷ Voir les chapitres LIV (« Une lecture » ; dans la liste des présents, Balzac est cité en premier lieu) et LV (« *Hernani* ») – où figure l'anecdote du trognon de chou – du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (Paris, Librairie internationale, 1863, 3 volumes). On observe que le manuscrit original d'Adèle Hugo ne fait mention ni de la présence de Balzac à la première représentation d'*Hernani*, ni *a fortiori* de l'anecdote du trognon de chou : il doit s'agir en l'occurrence d'ajouts postérieurs à la rédaction initiale, et dus à Charles Hugo, ou à Auguste Vacquerie, voire à Adèle Hugo elle-même (il y aurait eu cinq versions de ce texte, qui ne nécessita pas moins de dix ans d'élaboration ; voir la transcription du premier manuscrit d'Adèle dans *Victor Hugo raconté par Adèle Hugo*, Anne Ubersfeld et Guy Rosa éd., Paris, Plon, 1985). – Sauf erreur, le « Témoin » n'associe pas Balzac et la création du *Roi s'amuse*. Sur ce dernier point, la seule source que j'ai pu repérer est très tardive, puisqu'il s'agit d'un ouvrage de 1930 (Henry LYONNET, *Les « Premières » de Victor Hugo*, Paris, Delagrave, p. 69). À noter que l'affirmation est absente du livre, généralement bien informé, de Jehan VALTER, *La Première de « Le Roi s'amuse » (22 novembre 1832)* (Paris, Calmann-Lévy, 1882). À noter aussi que l'ouvrage de Lyonnet envoie également Balzac à la première représentation des *Burgraves*, en 1843 (voir « *Les Premières* » de *Victor Hugo*, p. 156) !

⁸ Ce compte rendu a été publié en deux parties, dans le *Feuilleton des journaux politiques*, les 24 mars et 7 avril 1830. Voir les *Œuvres diverses* de Balzac, Pierre-Georges Castex éd., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1996, p. 677-690. Ce compte rendu relève notamment les invraisemblances de la pièce au regard de la logique et de l'histoire, les défauts de sa conception et les niaiseries de style qui la déparent.

⁹ Voir Alexandre DUMAS, *Mes mémoires*, Claude Schopp éd., Paris, Robert Laffont, t. I, 1989, p. 1051, et Frédéric SAULNIER, *La Vie d'un poète. Édouard Turquety (1807-1867). Étude biographique*, Paris et Nantes, Gervais et Grimaud, 1885, p. 73-75. À noter que la présence de Turquety à la soirée de juillet 1829 n'est pas mentionnée par le « Témoin ».

mort de Balzac, Vigny écrivit à la vicomtesse du Plessis qu'il n'avait rencontré le créateur de Rastignac qu'à trois reprises : une fois comme imprimeur d'une réédition de *Cinq-Mars*, en 1827 (je reviendrai sur cet épisode), puis en 1844 à l'enterrement de Charles Nodier et, vers la même époque, à la Chambre des députés, lors d'une discussion sur la propriété littéraire ; à lire Vigny, les deux écrivains ne se seraient jamais vus, donc, entre 1827 et les années 1840. Quant à Sainte-Beuve, on sait qu'il a évoqué les réunions du cénacle, et les personnalités qui composaient celui-ci, dans deux recueils de vers, *Joseph Delorme* (1829) et *Les Consolations* (1830) ; Balzac, qui n'était pourtant pas encore son ennemi, ne s'y trouve jamais cité. Plus encore : au cours de l'été de 1832, énumérant à l'intention de François Buloz (directeur de la *Revue des Deux Mondes*) les critiques qui seraient susceptibles de parler favorablement de son roman *Louis Lambert*, Balzac mentionne le nom de Sainte-Beuve, décrit celui-ci comme « le modèle du critique consciencieux », mais ajoute immédiatement une remarque qui doit nous retenir : « personnellement [il] m'est inconnu¹⁰ ». Le romancier se serait-il exprimé de la sorte s'il avait croisé Sainte-Beuve, à deux reprises au moins, quelques années auparavant ? Le témoignage de Théophile Gautier fait apparaître des difficultés du même ordre. Gautier a rejoint le cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs au cours de l'été de 1829, et il ne semble pas avoir assisté à la lecture de *Marion de Lorme*. En revanche, on connaît le rôle de premier plan qu'il a joué dans la "bataille" de *Hernani*, le soir de la création de la pièce (il avait endossé un gilet rouge, qui est entré dans la petite histoire de la littérature française). Gautier a laissé des souvenirs respectivement consacrés au "combat" romantique (dans l'ouvrage inachevé qui parut posthume sous le titre *Histoire du romantisme*) et à ses relations avec Balzac (dans une étude publiée par la revue *L'Artiste* en 1858). L'*Histoire du romantisme* consacre un long chapitre à la soirée du 25 février 1830, où l'on cherche en vain la mention du nom de Balzac. Quant à l'étude de 1858, elle porte, dès ses premières pages, l'information suivante : « Quand nous le vîmes pour la première fois, Balzac, plus âgé d'un an que le siècle, avait environ trente-six ans [...] »¹¹. » Gautier explique ensuite qu'il n'avait jamais rencontré l'écrivain tourangeau avant que celui-ci ne le contacte, à la toute fin de l'année 1835, pour lui proposer – par l'intermédiaire de Jules Sandeau – de faire partie des rédacteurs de la *Chronique de Paris*. Convoquons enfin à la barre le poète Antoine Fontaney, lui aussi un habitué de l'appartement de Hugo. Fontaney tenait un journal où l'on apprend notamment que le 7 septembre 1831, il se trouva face à Balzac dans l'atelier du peintre Gérard : « M. de Balzac est là, je le vois enfin, ce nouvel astre¹². » *Je le vois enfin* : Fontaney

¹⁰ BALZAC, *Correspondance*, t. I, éd. et vol. cités, p. 618.

¹¹ Th. GAUTIER, *Honoré de Balzac*, Claude-Marie Senninger éd., Paris, Nizet, 1980, p. 42.

¹² A. FONTANEY, *Journal intime*, René Jasinski éd., Paris, Les Presses françaises, 1925, p. 30.

suggère donc qu'il n'a vu Balzac ni en juillet 1829 ni en février 1830 ; son journal contredit lui aussi les affirmations ultérieures du *Victor Hugo raconté*. – Le faisceau de ces témoignages rend suspectes, voire improbables, les déclarations concernant Balzac qui apparaissent sous la plume du « Témoin » : il est au moins douteux que Balzac ait assisté à la lecture de *Marion de Lorme*, et il est plus douteux encore, s'il est possible, qu'il ait participé à la "bataille" de *Hernani*.

Il serait faux néanmoins de conclure, en se fondant sur les témoignages qu'on vient d'évoquer, que Balzac, à la fin des années 1820, ne connaissait aucun des membres du cénacle hugolien. En fait, il s'était trouvé en contact avec certains de ceux-ci, non comme écrivain cependant, mais dans le cadre de ses activités d'imprimeur. Au mois de juin 1826, il avait installé un atelier d'imprimerie au 17 de la rue des Marais-Saint-Germain (l'actuelle rue Visconti). Cet atelier fut amené à préparer et à fournir, pour le libraire Urbain Canel, la troisième édition du *Cinq-Mars* de Vigny, publiée en juillet 1827. L'hiver suivant, on voit aussi l'imprimeur Balzac fabriquer le tome V des *Annales romantiques* (un recueil poétique publié tous les ans), dans lequel on trouvait notamment des pièces poétiques de Vigny à nouveau, mais aussi de Hugo et de quelques-uns des proches de celui-ci. Parmi eux figurait Adolphe de Saint-Valry, un hugolien "historique", ou de la première heure (il avait été lié, comme Hugo, à une revue publiée en 1823-1824, *La Muse française*). De Saint-Valry, Balzac avait par surcroît imprimé au début de 1827 un pamphlet contre les Jésuites (c'était une publication à « compte d'auteur »)¹³. C'est très probablement à cette dernière publication que fait allusion une lettre de Hugo à l'auteur futur de *La Comédie humaine*, datée du 29 février [1828], et ainsi libellée :

Suivant ma promesse, je m'empresse de prévenir Monsieur de Balzac que j'ai une communication à lui faire touchant la proposition qu'il m'a bien voulu faire l'autre jour. Je n'ai voulu rien terminer à ce sujet sans l'en avoir prévenu. Si Monsieur de Balzac est toujours dans la même disposition je le prie de vouloir bien venir en causer avec moi le plus tôt possible ce soir par exemple, s'il est libre. Je l'attendrai chez moi jusqu'à huit heures. Je le prie de me faire savoir par le retour du porteur si je puis compter sur lui pour cette heure ou bien de me donner un autre rendez-vous qui ne soit pas dimanche soir. / Je souhaite que Monsieur de Balzac voie dans cette démarche de ma part le désir de lui être agréable. Quelle que soit l'issue de notre *négociation*, j'aurai toujours grand plaisir à passer une heure ou deux avec

¹³ Voir la lettre de Saint-Valry à Balzac envoyée le 17 mars 1828 (*Correspondance*, t. I, éd. et vol. cités, p. 212).

un homme dont j'estime la personne et le talent, quand même ce ne serait que pour causer *commerce*¹⁴.

Hugo ne précise pas l'objet exact de ladite « *négociation* », mais il se pourrait fort bien qu'il ait été averti que l'imprimeur, aux abois (la faillite de l'imprimerie de Balzac avait été prononcée au début de février 1828), s'employait à obtenir de Saint-Valry le paiement de ce que celui-ci lui devait toujours pour la brochure de janvier 1827. Hugo, dans un rôle de "Monsieur Bons Offices", cherchait peut-être à obtenir un nouveau délai pour Saint-Valry. Toutefois, son correspondant ne paraît pas s'être présenté rue Notre-Dame-des-Champs pour « *négociier* ». Il envoya en effet à son débiteur, quelques jours plus tard, une lettre le menaçant de lui dépêcher un huissier¹⁵. On voit, par ces échanges, qu'aux yeux des romantiques Balzac n'était pas alors regardé comme un écrivain, mais comme un commerçant, avec tout ce que ce terme implique de dépréciation, venant de poètes imbus d'une très haute idée d'eux-mêmes et de leur art. Ainsi Vigny, qui – on vient de le dire – avait également eu affaire en 1827 à l'imprimeur Balzac, regardait celui-ci avec dédain, comme en témoigne la lettre déjà citée, où il évoque le romancier :

Je le rencontrai [Balzac] d'abord imprimeur ; et comme tel il me communiquait les épreuves de la seconde [*sic* pour « troisième »] édition de *Cinq-Mars*. C'était un jeune homme très sale, [...], très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait, et écumant en parlant parce que toutes ses dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide¹⁶.

Tout le portrait d'un "boutiquier", en quelque sorte. Et les choses n'allaient pas s'améliorer. Les différends financiers avec Saint-Valry prirent fin en juillet 1829, époque où celui-ci régla enfin sa dette puis envoya à Balzac une lettre pleine d'un mépris de classe, où il ironisait notamment sur l'« honnête embonpoint » de son créancier. L'ex-imprimeur lui répondit dès le lendemain, en faisant preuve d'une certaine dignité, et en souhaitant à son correspondant de ne pas avoir « le malheur de perdre cette élégance de formes qui n'est pas sans mérite auprès des dames¹⁷ ».

¹⁴ BALZAC, *Correspondance*, t. I, éd. et vol. cités, p. 211.

¹⁵ C'est l'objet de la lettre de Saint-Valry à Balzac du 17 mars 1828 : « [...] à [vos lettres] était jointe une lettre d'une personne qui, en votre nom, me menace de l'huissier si je ne vous ai pas remboursé d'ici huit jours. » (BALZAC, *Correspondance*, t. I, éd. et vol. cités, p. 212.)

¹⁶ Lettre du 15 septembre 1850 (voir « Lettres inédites de Vigny », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1897).

¹⁷ *Correspondance*, t. I, éd. et vol. cités, p. 271. À signaler que, cinq ans plus tard, Saint-Valry présenta ses excuses à Balzac pour la méchanceté de sa lettre de 1829 (voir *ibid.*, p. 1016-1017).

Imagine-t-on que Saint-Valry et Balzac, à quelques jours de ces courriers vinaigrés, se trouvaient ensemble à la lecture de *Marion de Lorme* et échangeaient des civilités ?

Cette réputation de commerçant, ou de courtaud de boutique, poursuivait longtemps Balzac, qui aggrava même son cas, pour ainsi dire, en montrant dès ses premiers romans le rôle joué par l'argent dans le fonctionnement de la société française. Fontaney – on s'en souvient – vit Balzac dans l'atelier du peintre Gérard, en septembre 1831 ; à cette occasion, il consigna aussi dans son journal des impressions qui étaient de toute évidence “informées” par ce qu'il avait entendu dire de l'écrivain : « Gros garçon. Œil vif, gilet blanc, tournure d'herboriste, mise de boucher, air de doreur, [...]. / C'est l'homme du commerce littéraire par excellence. / “La *Revue de Paris*, dit-il avec abandon, est le premier journal de l'Europe pour le paiement¹⁸.” » Dans sa grande étude de 1858, Gautier a longuement évoqué ce point : la principale nouveauté des romans de Balzac, explique Gautier, fut de montrer que la vie moderne était dominée par l'argent, et beaucoup ne lui pardonnèrent pas cette audace : « [l]a stupéfaction fut profonde, et les purs s'indignèrent de cette infraction aux lois du genre ; [...]¹⁹. »

Ainsi, pour revenir à notre propos de départ, il est très douteux qu'un individu ne craignant pas de se montrer “basement” préoccupé par les réalités matérielles, de surcroît créancier d'un ami très proche du maître des lieux, fût devenu à partir de 1829 « familier de Hugo et du cénacle²⁰ », comme on nous invite à le croire. Manifestement, Balzac n'avait pas sa place dans ce temple des « purs » (pour reprendre le terme de Gautier), d'autant que certains fidèles de Hugo se montraient particulièrement intransigeants sur la qualité des écrivains invités aux réunions de la rue Notre-Dame-des-Champs. Ainsi, lorsque Nerval, Gautier, Pétrus Borel et ceux qu'on appelait les « Jeunes-France » arrivèrent au cénacle, à partir de l'été de 1829, plusieurs hugoliens de longue date s'effarouchèrent de l'allure barbare de ces jeunes gens, qui affichaient des barbes et des longs cheveux, ainsi que des vêtements à la propreté douteuse : Nerval et C^{ie} y gagnèrent le sobriquet de « bousingots », parce qu'on leur trouvait des analogies physiques avec des émeutiers et des agitateurs républicains. Indisposés par ces « Jeunes-France » qui avaient au moins pour eux, cependant, de ressembler à des artistes, les soutiens “historiques” de Hugo n'étaient certainement pas prêts, en outre, à accepter la présence à leurs côtés d'un imprimeur failli, aux mains tachées d'encre et aux poches remplies d'*exploits* d'huissiers. Et Balzac aurait été d'autant moins digne d'être vu au cénacle qu'il n'avait même pas, à l'époque, l'excuse de la notoriété : comme on l'a dit, *Le Dernier Chouan*, paru au mois de mars 1829, n'avait pas rencontré le succès.

¹⁸ A. FONTANEY, *Journal intime*, ouvr. cité, p. 30.

¹⁹ Th. GAUTIER, *Honoré de Balzac*, ouvr. cité, p. 71.

²⁰ R. PIERROT et H. YON, « Chronologie », dans BALZAC, *Correspondance*, t. I, éd. et vol. cités, p. XXXVIII.

Quant à la *Physiologie du mariage* (de toute façon un écrit, voire seulement un titre, qui ne pouvait que révolter les « purs »), cet ouvrage fut publié en décembre suivant sous l'anonymat²¹.

Si les allégations du « Témoin » doivent être réfutées, c'est alors un tout autre récit qui s'impose : quand commence la monarchie de Juillet, Balzac reste éloigné du milieu littéraire, et particulièrement du cercle des rénovateurs, issu du cénacle. Autour de 1830, comme le signale Gautier, le romancier n'est pas admis « parmi les dieux du romantisme²² ». Le seul personnage important du Paris des lettres avec lequel Balzac se trouve en relation, au début des années 1830, c'est Charles Nodier, mais encore faut-il préciser que celui-ci était alors brouillé avec Hugo et ne s'était du reste guère montré au cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs (Nodier recevait chez lui, à la bibliothèque de l'Arsenal). Par contre, à la même époque, Hugo lui-même, Vigny, Sainte-Beuve, Gautier, Nerval et consorts n'entretiennent aucun rapport avec Balzac, qu'ils paraissent même ne jamais croiser, ou ne plus croiser. La critique, au demeurant, a même du mal à situer la première rencontre entre Hugo et Balzac « auteur » (et non plus « imprimeur »). Cette rencontre n'eut pas lieu, en tout cas, avant 1834. À la mi-novembre de cette année, le romancier envoie à Hugo un billet sans en-tête, où il prie « Monsieur Victor Hugo », s'il se trouve alors à Paris, de « faire honneur à M. de Balzac de le recevoir pour s'entretenir des *affaires* générales de la littérature [...] »²³. C'est Adèle Hugo qui répondit à cette demande exprimée dans les formes, en priant le romancier de se présenter le mardi 18 novembre 1834 place des Vosges – où le foyer Hugo s'était installé, après avoir quitté la rue Notre-Dame-des-Champs²⁴. Cette visite eut-elle bien lieu ? Rien ne le confirme. Le début des relations entre Hugo et Balzac « écrivain » pourrait bien devoir être encore reporté à la fin de l'année 1835 ou au début de l'année 1836, quand Balzac tenta (sans succès) d'obtenir que Hugo collabore à sa *Chronique de Paris*²⁵.

La question de la proximité, ou de l'éloignement, de Balzac vis-à-vis des principaux représentants de la rénovation littéraire, au cours des années 1830, ne constitue pas un point périphérique de l'histoire du romantisme. On voit bien ce qui inspire la stratégie du « Témoin », dans le *Victor Hugo raconté* de 1863 : parmi tous les

²¹ Sur la page de titre de l'édition originale, la *Physiologie du mariage* était attribuée à « un jeune célibataire ».

²² Th. GAUTIER, *Honoré de Balzac*, ouvr. cité, p. 46.

²³ BALZAC, *Correspondance*, t. I, éd. et vol. cités, p. 1021.

²⁴ Voir *ibid.*, p. 1022 (Hugo, souffrant ce jour-là des yeux, ne pouvait écrire lui-même).

²⁵ Voir Roger PIERROT, *Honoré de Balzac*, ouvr. cité, p. 275-276. Mais de nouveau, on ne sait si les deux écrivains se virent à cette occasion. En tout cas, la lettre de Balzac à Hugo du 19 juillet 1839, relative à la Société des Gens de Lettres, n'a encore aucun caractère amical, comme en témoigne la formule de l'en-tête : « Monsieur et cher collègue » (voir BALZAC, *Correspondance*, R. Pierrot et H. Yon éd., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 2011, p. 525).

écrivains nés vers 1800, et Hugo lui-même excepté, c'est Balzac qui est arrivé à la gloire la plus éclatante, – une gloire qui surpasse largement celle qui attendait un Vigny, un Sainte-Beuve, un Dumas père ou un Musset. Or, si Hugo avait fait de son propre appartement parisien le lieu de réunion du cénacle, c'est qu'il entendait bien s'imposer comme la figure centrale du renouveau littéraire. Tout au cénacle tournait d'ailleurs autour de la personne et de l'œuvre de Hugo, ainsi que l'avait noté Édouard Turquety, dont les notes rapportent par exemple les scènes suivantes, qui se sont précisément déroulées le soir de la lecture de *Marion de Lorme* :

Victor Hugo lisait lui-même et lisait bien. La pièce était intéressante et il y avait où admirer : mais dans ce temps-là la simple admiration était trop peu de chose. Il fallait s'exalter, bondir, frémir ; il fallait s'écrier avec Philaminte : « On n'en peut plus, on pâme, on se meurt de plaisir. » Ce n'était qu'interjections faiblement exprimées, extases plus ou moins sonores. Voilà pour l'ensemble : les détails n'étaient pas moins gais. [...]. L'illustre Alexandre Dumas, qui n'avait pas encore fait schisme, agitait ses énormes bras avec une exaltation illimitée. Je me rappelle même qu'après la lecture il saisit le poète et, le soulevant avec une force herculéenne : « Nous vous porterons à la gloire », s'écria-t-il ; [...]. On servit des rafraîchissements ; je vois encore l'immense Dumas se bourrer de gâteaux et répéter la bouche pleine : « Admirable ! admirable ! » Cette comédie, qui succédait si gaiement à ce drame si lugubre, ne finit elle-même qu'à deux heures du matin²⁶.

Afin d'identifier Hugo et le romantisme, le « Témoin » modifie la réalité et s'emploie à faire accréditer la thèse qu'au début de sa carrière, avant d'obtenir le moindre succès, dans la fraîcheur et la sincérité de ses débuts en quelque sorte, Balzac ne manqua pas, à l'instar de tous les écrivains de sa génération, de faire allégeance à Hugo, reconnu comme le « meilleur d'entre nous », et surtout comme celui dont tout auteur, le romancier tourangeau comme les autres, admettait qu'il devait être « port[é] à la gloire », – pareille entreprise éclipsant toutes les ambitions individuelles.

Mais le *Victor Hugo raconté* travestissait de la sorte la vérité historique²⁷, qui n'avait rien à voir avec un récit transformant en séide de Hugo un écrivain qui s'imposa très vite comme son égal, voire comme un auteur plus admiré encore que lui. De surcroît, les allégations du « Témoin » tendaient à effacer le souvenir de l'étonnement, de la

²⁶ Fr. SAULNIER, *La Vie d'un poète*. [...], ouvr. cité, p. 74-75.

²⁷ À noter que cette « appropriation » de la vie de Balzac ne constitue pas la seule contre-vérité qui dépare le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Adèle Hugo et ses collaborateurs n'ont pas moins déformé les faits lorsqu'ils ont eu à retracer les circonstances de la première rencontre entre Hugo et Sainte-Beuve.

surprise et même de la stupeur qui saisirent les habitués du cénacle, lorsqu'ils assistèrent à l'ascension fulgurante, dans le ciel littéraire des années 1830, à la manière d'un *ovni*, de celui qui n'était à leurs yeux qu'un boutiquier, venant des marges les plus lointaines du « milieu » des écrivains, et qui avait toujours été absent de l'épicentre où se réunissaient les autoproclamés rénovateurs. Ceux-ci, pénétrés de l'idée qu'ils incarnaient à eux seuls l'avenir des lettres en France, constatèrent que les faveurs du public allaient à un personnage qu'ils connaissaient à peine, dont ils pensaient n'avoir aucun motif de se méfier, et qui se mettait en quelque sorte à les doubler, en accaparant l'attention publique et en incarnant lui-même ce fameux renouveau, dont les anciens du cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs se trouvaient par là même comme exclus. Impuissants, ceux-ci assistaient de loin, depuis leurs tribunes dont le public se détournait, au feu d'artifice des premiers succès de Balzac, qui se succédaient en rangs serrés : *Scènes de la vie privée* (avril 1830), *La Peau de chagrin* (août 1831), les *Romans et contes philosophiques* (septembre 1831), les *Nouveaux contes philosophiques* (octobre 1832), *Louis Lambert* (janvier 1833), le deuxième dixain des *Cent contes drolatiques* (juillet 1833), *Le Médecin de campagne* (septembre 1833), deux tomes de *Scènes de la vie de province*, avec *Eugénie Grandet* (décembre 1833), deux épisodes de l'*Histoire des treize* (mars 1834), *Séraphîta* (juillet 1834), deux tomes supplémentaires de *Scènes de la vie privée*, avec *La Recherche de l'Absolu* (septembre 1834), etc.

Quand ce déferlement, qui monopolisait le public, allait-il enfin s'arrêter ? Quand cette fécondité prodigieuse allait-elle se tarir, – ce qui permettrait aux anciens du cénacle de retrouver le devant de la scène ? Sainte-Beuve, en 1832, souriait encore de cette situation et considérait que la “baudruche” Balzac ne pouvait que se dégonfler tôt ou tard, ou en tout cas laisser apparaître aux observateurs ses nombreuses insuffisances et faiblesses, notamment au point de vue de l'Art. Après la publication de larges pans de « La Femme de trente ans » dans la *Revue de Paris* (1831-1832), il écrit à Victor Pavie, un de ses correspondants de province :

Balzac fait *florès* plus que jamais. Un conte qu'il a mis dans la *Revue de Paris*, « La Femme de trente ans », m'a paru charmant, quoique notre ami Hugo ait tonné contre, mais ce sont de ces riens, heureusement nés, qu'on trouve jolis parce qu'ils font plaisir et que tous les tonnerres du monde n'écraseraient pas, car c'est trop peu de chose pour que le tonnerre ait affaire à eux²⁸.

²⁸ Lettre du 27 mai 1832 (SAINT-BEUVE, *Correspondance générale*, Jean Bonnerot éd., Paris, Stock, Delamain et Boutelleau, t. II, 1935, p. 301).

« [T]rop peu de chose », vraiment ? Sainte-Beuve allait quand même finir par s'inquiéter à son tour et, à l'instar de Hugo, par « tonn[er] contre » Balzac, – le rythme des publications et des succès de celui-ci ne faiblissant ni en 1833 ni en 1834. Ainsi, en novembre 1834, l'heure est venue, semble-t-il, de faire donner l'artillerie lourde, dans la *Revue des Deux Mondes*, où paraît le 15 du mois un compte rendu de Sainte-Beuve consacré en apparence à *La Recherche de l'Absolu*, dont la publication était récente, mais portant en fait sur l'ensemble de l'œuvre du prolifique écrivain. Le critique et Balzac venaient de se rencontrer à deux reprises, au cours des quelques semaines qui précéderent la publication de l'article. Sainte-Beuve n'avait pas gardé de cette double conversation un souvenir agréable, – ayant eu, dit-il, à « [s]e garer [...] du torrent et du déluge » des paroles de son interlocuteur²⁹. Sainte-Beuve est en fait, à titre personnel, doublement contrarié par la vogue qui entraîne alors le public vers Balzac. Même si – en 1834 justement – il se brouille définitivement avec Hugo, Sainte-Beuve n'en continue pas moins de rendre un culte au souvenir du cénacle, dont la fréquentation représente pour lui l'épisode majeur de sa jeunesse, et dont il va même faire son “paradis perdu”. Or, le retentissement des romans de Balzac – qui n'est pas passé par le cénacle – tend à désigner ce dernier auteur comme celui qui fait aboutir l'entreprise de rénovation littéraire dont les esprits s'occupaient depuis une dizaine d'années et ils contribuent en même temps à ôter au cénacle, *a posteriori*, son importance : les choses se passent comme si l'essentiel se joue ailleurs. Deuxième motif de l'irritation beuvienne : aux yeux du futur auteur des *Lundis*, c'est la poésie qui doit être au cœur du renouveau de l'art et focaliser toutes les attentions. Or, le succès obtenu par les fictions en prose de Balzac “sature” en quelque sorte l'espace de réception de la littérature, et contribue à rejeter dans l'ombre tout ce qui avait été accompli par les écrivains du cénacle pour rajeunir le vers et la prosodie, et pour que les années 1830 voient la consécration d'une poésie régénérée.

À l'automne de 1834, Sainte-Beuve se saisit donc de l'occasion que lui offre la publication de *La Recherche de l'Absolu*, et fournit à la *Revue des Deux Mondes* un article sur Balzac qui n'est ni exactement un portrait (ce que Sainte-Beuve faisait d'habitude), ni non plus un compte rendu (il n'est question de *La Recherche de l'Absolu* qu'à la fin de l'article)³⁰. Ce texte assemble petit à petit les pièces d'un argumentaire qui s'apparente moins à une analyse critique qu'à un procès en légitimité. En substance, Sainte-Beuve révèle les activités auxquelles s'était livré Balzac pendant les années 1820 et suggère que celles-ci sont de nature à discréditer toute sa production ultérieure : tandis que le

²⁹ Voir l'évocation de ces rencontres dans l'Appendice joint au tome I de *Port-Royal*, dans la deuxième édition de cet ouvrage (1860).

³⁰ Cet article a ensuite été repris dans les éditions successives des *Portraits contemporains*.

cénacle hugolien préparait l'avenir de la littérature, en pleine lumière, Balzac, lui, se cachait dans les sous-sols de la République des Lettres ; il accomplissait là des tâches ancillaires d'imprimeur (Sainte-Beuve n'hésite pas à évoquer la déconfiture financière qui s'ensuivit) et avait rejoint, en outre, une espèce d'atelier littéraire louche où l'on écoulait des « productions de troisième ordre³¹ », c'est-à-dire de médiocres romans publiés sous pseudonymes, écrits au kilomètre et sans souci aucun de l'art³². Sainte-Beuve souligne que les véritables motivations de Balzac apparaissaient déjà à cette époque : ce dernier écrit pour gagner de l'argent (en substance pour payer ses dettes et reconstituer son capital), pour acquérir une gloire facile et rapide et pour se comporter en parvenu ; et en outre – péché majeur – il se montre indifférent vis-à-vis de tout ce qui concerne les questions d'esthétique et de poétique. Ainsi, ce qu'il a réalisé ensuite ne peut qu'être gangrené par le même esprit³³.

Il est curieux d'observer la récurrence, dans cet article de 1834, des métaphores guerrières : Balzac aurait pris par surprise à la fois les “vrais” écrivains, ceux qui sont attentifs aux intérêts de l'art, et le public ; il aurait conquis la première place en arrivant par les souterrains ; ses innombrables ouvrages seraient comme les soldats d'une armée inépuisable, lancée à l'assaut de la République des Lettres, et placée sous les ordres d'un général qui peut sans crainte multiplier les pertes ; enfin Balzac, fin stratège, se serait concilié tour à tour le public aristocratique, le public de province (flatté que l'action de certains des romans balzaciens se déroule chez eux), le public populaire et surtout le public féminin. À l'égard de ce dernier, le romancier se comporterait comme un suborneur, qui se glisse subrepticement dans les alcôves, surprend des secrets, et les révèle ensuite au public.

Cette entreprise de “dénonciation” se poursuit dans les commentaires ultérieurs de Sainte-Beuve sur Balzac (formulés par exemple dans des articles célèbres, comme « De la littérature industrielle » ou « Dix ans après en littérature »³⁴), – commentaires qui maintiennent et renforcent les accusations : Balzac est un intrus, qui n'appartient pas au sérail et qui met en danger les vrais intérêts de la littérature ; on devine chez lui la volonté de prendre le pouvoir sur la corporation des écrivains (notamment via la Société des Gens de Lettres) et d'imposer sa vision commerciale et mercantile de la

³¹ SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, M. Brix éd., Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire de la critique », 2008, p. 675.

³² Allusion aux romans parus entre 1821 et 1827, des *Deux Hector* au *Corrupteur*.

³³ On retrouve la même thèse dans les cahiers manuscrits de Sainte-Beuve (les fameux « poisons ») : « Chaque critique a son gibier favori sur lequel il tombe, qu'il dépèce de préférence... Pour moi c'est Balzac et l'explication des faiblesses par l'origine. / Balzac, jusqu'en ses meilleurs romans, a toujours gardé quelque chose de la bassesse et, pour ainsi dire, de la crapule de ses débuts. » (Voir SAINTE-BEUVE, *Cahiers. I. Le Cahier vert [1843-1847]*, Raphaël Molho éd., Paris, Gallimard, 1973, p. 305.)

³⁴ *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1839 et 1^{er} mars 1840.

littérature ; il est la personnification de la littérature « industrielle », celle qu'on produit à toute allure pour s'enrichir le plus vite possible, mais qui – à terme – éloignera des livres le public, parce qu'aucun souci de l'art n'anime cette production (ainsi, non seulement Balzac se repaît de la corruption de la société, qu'il étale dans ses romans, mais il est lui-même corrupteur, parce qu'il dégrade la littérature).

Le seul espoir qu'on peut nourrir, et que Sainte-Beuve ne craint pas d'exprimer, c'est que la fécondité surhumaine qui est celle de Balzac s'apaise enfin et que, repu de gloire et de biens, celui-ci se retire, fortune faite, et laisse la République des Lettres retrouver sa sérénité et son assise. On relève en effet sous la plume du critique des allusions fréquentes à la « fin » de Balzac, la fin littéraire s'entend. Ainsi, dans « Dix ans après en littérature », il indique que « [Balzac] a tout l'air d'être occupé à finir comme il a commencé, par 100 volumes que personne ne lira³⁵ » ; de même, un peu plus tard, en 1843, à l'époque de *La Muse du département* et d'*Albert Savarus*, il fait le pronostic que Balzac est enfin arrivé à son « bas-empire³⁶ ».

Hugo ne devait pas souhaiter avec moins d'ardeur que l'astre Balzac décroisse sur l'horizon. On a vu que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* tonnait en 1832 contre « La Femme de trente ans ». Hugo avait encore à cette époque la prétention d'être le premier dans tous les genres littéraires, roman, poésie et théâtre. Depuis ses débuts, il avait successivement publié, dans le créneau de la fiction en prose, *Bug-Jargal*, *Han d'Islande*, *Le Dernier Jour d'un condamné* et *Notre-Dame de Paris*, – ce dernier récit en 1831, c'est-à-dire à l'époque où Balzac se mettait à déployer son génie dans tous les types de roman : intime, historique, personnel, philosophique, sentimental, fantastique, etc. On ne pouvait que faire le constat de l'insolente supériorité de Balzac sur les écrivains contemporains, dans tous ces registres (ainsi pour *Le Lys dans la vallée*, par rapport à *Volupté* de Sainte-Beuve³⁷). Et – est-ce une coïncidence ? – il est frappant d'observer que Hugo renonce au roman, au début des années 1830. Après *Notre-Dame de Paris*, il nourrit bien plusieurs projets, et la *Revue de Paris* de septembre 1832 annonce même que Hugo va publier au cours des semaines qui suivent deux romans, *La Quinquengrogne* et *Le Fils de la bossue*. Mais, comme l'a signalé Sainte-Beuve, Hugo se montra exaspéré en 1832 par les manifestations répétées de la fécondité balzacienne. Il renonce à publier, voire à achever, les deux ouvrages annoncés – ce qui ne l'empêche pas de continuer à publier régulièrement des recueils poétiques, au cours des années 1830, et d'écrire par ailleurs *Ruy Blas* –, mais il met cependant en veilleuse sa carrière de

³⁵ Portraits contemporains, éd. citée, p. 773.

³⁶ Voir H. DE BALZAC, *La Comédie humaine*, Pierre-Georges Castex éd., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1976, p. 1516.

³⁷ Sainte-Beuve, on le sait, a rapporté que l'intention même de Balzac, en entamant *Le Lys*, était de « refaire » *Volupté*.

romancier et ne revient à la fiction en prose que dans le secret de son écritoire, au cours des années 1840, pour préparer « Les Misères », qui deviendront *Les Misérables*, ... en 1862 seulement³⁸.

Hugo n'est pas, à l'évidence, le seul romancier sur lequel Balzac a eu un effet stérilisateur, parce que la barre avait été placée trop haut par l'auteur du *Père Goriot*³⁹. On observe que Vigny n'écrit plus de romans historiques après *Cinq-Mars*. Et quand Nerval s'essaie à son tour au roman historique, en 1849, avec *Le Marquis de Fayolle*, il abandonne cet ouvrage au milieu du gué. Les anciens du cénacle hugolien, loin de dominer la scène littéraire comme on s'y serait attendu, se trouvent contraints de renoncer à la production de fictions en prose et de se retrancher dans les territoires que Balzac a délaissés (ainsi, dans le cas de Nerval par exemple, le récit de voyage et l'autobiographie).

À l'inverse de Sainte-Beuve, Hugo ne s'est jamais publiquement brouillé avec Balzac, qui lui a même dédié *Illusions perdues*, à la fin de 1842. Décision un peu maladroite, néanmoins : Hugo a pu voir quelque ironie dans le titre même de ce roman, auquel son nom se trouvait ainsi associé. En tout cas, il y avait une grande méfiance de part et d'autre. L'auteur d'*Illusions perdues* soupçonnait que Hugo inspirait en douce dans la presse des articles contre lui, ou le silence sur lui⁴⁰. Et Hugo, en privé, n'était guère élogieux pour Balzac, comme l'atteste le commentaire de Juliette Drouet, après que celle-ci eut pris connaissance du compte rendu que consacra en 1840, dans la *Revue parisienne*, le romancier au recueil poétique *Les Rayons et les Ombres* :

Son pauvre esprit bouffi comme une outre pleine [...], il [Balzac] se promène majestueusement à quatre pattes dans ton admirable poésie pour y chercher des fautes de français, le cuistre⁴¹.

Officiellement, pourtant, les rapports entre les deux écrivains paraissent sans nuage, et on voit même Hugo s'employer en diverses occasions à rendre service à Balzac, mais

³⁸ Voir Adolphe JULIEN, « Eugène Renduel et Victor Hugo », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1895. À noter que le projet « La Quinquengrogne. Le manuscrit de l'évêque » est devenu l'épisode de l'évêque Myriel, au début des *Misérables*, et que – pour avoir le droit de publier ce dernier roman, en 1862 – l'éditeur Lacroix dut dédommager Renduel. À noter enfin que *Claude Gueux*, paru dans la *Revue de Paris* puis sous forme de plaquette, en 1834, n'est pas un roman.

³⁹ La thèse que Balzac est un nouveau Molière se rencontre sous la plume des critiques dès la fin des années 1830. Beaucoup d'observateurs ont rapidement compris que Balzac était un génie qui surpassait de très loin tous les autres écrivains de son temps.

⁴⁰ Voir les *Lettres à Mme Hanska*, Roger Pierrot éd., Paris, Robert Laffont, 1990, t. I, p. 516 (« tout [est] profondément calculé chez [Hugo] »), p. 551 et 606-607.

⁴¹ Lettre du 18 août 1840 (citée par J.-M. HOVASSE, *Victor Hugo. [...]*, ouvr. cité, p. 781).

– de façon un peu curieuse – à peu près uniquement dans des combats qui pouvaient passer pour perdus d’avance : ainsi, il intervient en 1840 après la suspension du drame *Vautrin* (qui ne revint pas à l’affiche), puis soutient les candidatures successives du romancier à l’Académie française, alors que tout Paris savait que ses déboires financiers interdisaient en fait à celui-ci de rejoindre le quai Conti⁴². Hugo accourt aussi quand Balzac est malade : en juillet 1839, puis, surtout, au cours de l’été de 1850, au moment de l’agonie de l’auteur de *La Comédie humaine*. Et quand survient la mort du romancier, c’est encore Hugo qui prend les choses en main : il porte le cercueil et prononce l’éloge funèbre, comme s’il ne voulait laisser à personne d’autre le soin de refermer la tombe. La signification du discours qu’il fait au cimetière, et qui est reproduit dans tous les journaux, est limpide : s’y trouve évoquée l’ambition qui animait Balzac – l’élan vers une espèce d’œuvre totale, appelée à englober le monde entier. Ces mots s’appliquent aussi, littéralement, à l’entreprise que Hugo lui-même menait de son côté. On ne pouvait indiquer plus clairement que la scène littéraire française était trop petite pour contenir à la fois Balzac et Hugo. Une fois la tombe refermée, d’ailleurs, celui-ci met à distance le souvenir de celui-là et décline par exemple l’offre de préfacer les *Œuvres complètes* de Balzac, qui avaient été mises en chantier⁴³. Mais il retrouve quand même sur son chemin le fantôme du romancier, notamment lorsqu’il doit trouver un titre pour *La Légende des siècles*⁴⁴.

On pourrait prolonger cet examen en évoquant les écrivains appartenant aux générations qui suivent celle des romantiques et qui s’interrogèrent à leur tour : comment écrire des romans après Balzac ? Flaubert et Zola s’appliquent à trouver des formules romanesques qui leur permettent de s’émanciper du modèle écrasant de *La Comédie humaine*. Il est d’ailleurs intéressant de noter que Flaubert reprend – contre Balzac – des critiques qui avaient déjà été formulées par Sainte-Beuve : l’auteur d’*Engénie Grandet* cherchait la gloire, l’argent, la fortune ; en revanche, « comme il s’inqui[était] peu de l’Art⁴⁵ », et du Beau !

On laissera, dans ce dossier, le mot de la fin à Dumas. Au cours des années 1840, celui-ci a osé se mesurer au géant, en tentant de se faire une place dans le créneau du roman historique. Loin des faux-semblants et avec une sincérité louable – dans la

⁴² On avait plusieurs fois fait part à Balzac que les académiciens se coaliseraient toujours pour empêcher que siège sous la Coupole un auteur qui avait la réputation d’être endetté.

⁴³ Voir la lettre du [29 décembre 1853] de Hugo à Alfred Busquet, qui lui avait proposé de rédiger cette préface.

⁴⁴ Hugo voulait intituler son ouvrage : « La Légende humaine ». Mais Paul Meurice lui fit valoir que la formule était trop proche de *La Comédie humaine*. D’où le choix de *La Légende des siècles*. (Voir J.-M. HOVASSE, *Victor Hugo. II. Pendant l’exil [1851-1864]*, Paris, Fayard, 2008, p. 518.)

⁴⁵ Lettre de Flaubert à sa nièce Caroline, du 31 décembre 1876 (G. FLAUBERT, *Correspondance*, Jean Bruneau et Yvan Leclerc éd., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. V, 2007, p. 157.)

« Causerie avec mes lecteurs » qui ouvre le numéro du 30 décembre 1853 de son journal *Le Mousquetaire* –, il fait toute la lumière sur l'état d'esprit des anciens compagnons du cénacle vis-à-vis de l'écrivain tourangeau : « [Balzac] n'était ni un ami, ni un frère, c'était plutôt un rival, presque un ennemi. » Dans la même « Causerie », Dumas ajoute qu'il ne vit qu'une seule fois Balzac dans sa vie : à l'évidence, ce n'était ni à la lecture de *Marion de Lorme*, ni à la première de *Hernani*.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Michel Brix, *Balzac et les écrivains de son temps : amis ou ennemis ?* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : <www.arlfb.be>